

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Le mot du rédacteur en chef</i>	2
<i>Archéologie de la Grande Guerre</i>	2
<i>Instituts Pasteur outre-mer</i>	8
<i>Le vampire du Montparnasse et le Val-de-Grâce</i>	15
<i>Patrimoine du Service de santé des armées</i>	16
<i>Lu pour vous</i>	17
<i>Annonces diverses</i>	20

Le mot du Président

Souvenons-nous ! Il y a 100 ans, la France et l'Angleterre ont failli perdre la guerre.

Printemps 1918, avec l'acceptation par Lénine de la paix humiliante pour son pays, l'Allemagne espère vaincre à l'ouest avant la montée en puissance de l'armée américaine. Le général Ludendorff déclenche une offensive de grande ampleur, la *Kaiserschlacht* ou bataille de l'Empereur, avec quatre attaques successives en Picardie, en Flandres, au Chemin-des-Dames et dans l'Oise. De mars à juin l'offensive *Michael*, du nom du saint patron de l'armée du Kaiser, *Georgette* puis *Gneisenau* et *Blücher*, en référence aux généraux prussiens qui ont combattu Napoléon, enfoncent le front allié. De Montdidier au nord à la Montagne de Reims à l'est, la situation est grave. Comme lors de l'été funeste de 1914, les Allemands franchissent la Marne et menacent Paris. Face au risque d'un effondrement complet, Foch est nommé général en chef des armées alliées. Soutenu par Clemenceau, il montre sa farouche détermination : « *Le bon sens indique que lorsque l'ennemi veut ouvrir un trou, on ne l'élargit pas. On le ferme ou on essaie de le fermer. Nous n'avons qu'à essayer et à vouloir. [...] Je me battrais tout le temps et tant que les Alliés resteront liés, tout ne sera pas perdu.* » Le 15 juillet, Ludendorff lance son ultime offensive, *Friedensturm*, en Champagne. Face aux assauts furieux de l'ennemi, les fantassins résistent : « *Il semble qu'un vent fou de sacrifice ait soufflé sur chacun...* ». Le 18 juillet, Foch déclenche une contre-offensive victorieuse avec l'appui des divisions américaines. L'initiative change de camp. Le lieutenant de chars Chenu le perçoit : « *Nous osons regarder plus haut, pour la première fois depuis bien longtemps. C'est qu'au coup de boutoir de Villers-Cotterêts, a répondu le premier craquement de l'armée allemande. D'autres coups partent, au nord, à l'est, que saluent d'autres effondrements. Le front allemand s'ébranle, s'ébrèche.* » La seconde bataille de la Marne illustre un tournant de l'histoire de la guerre. L'armée allemande n'est pas invincible. Le 6 août 1918, le général Foch est élevé à la distinction de Maréchal de France.

En cette année du dénouement de cette tragédie, le Service de santé aux armées relevant, évacuant et traitant au mieux les soldats tombés sur le champ de bataille, est salué et envié par toutes les armées européennes.

MGI(2s) Olivier Farret

Le mot du rédacteur en chef

Voici un numéro qui nous fait courir le monde au travers des Instituts Pasteur outre-mer et parmi les grands noms passés à la postérité de l'Humanité : bactériologistes, virologues et parasitologues, épidémiologistes, des chercheurs prestigieux, dont certains de nos grands Anciens du Service de santé de l'armée de terre, de la marine ou des troupes coloniales : ainsi appelait-on celles-ci. N'en rougissons pas, malgré la mode de la bien-pensance, repentance incluse dans le forfait. Il y a quelques années parut un livre, "La peste et le choléra" de P. Deville, à propos de Yersin, disons de la vision qu'en avait l'auteur, lequel faisait sans gêne l'impasse sur le fait qu'il était médecin militaire, un détail ! Nous sommes fiers de ces héros de la santé publique mondiale, d'abord celle des populations les plus déshéritées. Nous irons en Chine, en Polynésie, dans la corne orientale de l'Afrique ou en forêt de Huelgoat, modèle possible de la légendaire Brocéliande : nous y croiserons Paul Claudel, l'ombre de Gauguin, celle d'Arthur Rimbaud et d'autres, en collant nos pas dans ceux de Victor Segalen, médecin de marine, poète, écrivain, ethnographe, que sais-je encore, grâce au livre magnifique de JL Coatalem. Nous reviendrons en France explorer la Condition féminine pendant la Grande Guerre, à propos d'un ouvrage passionnant où sont mis en valeur le courage et le travail des femmes, leur éducation des enfants, tandis que les hommes étaient au front. Nous fouillerons et déterrerons le passé avec cette science moderne qu'est l'archéologie de la Grande Guerre, une autre approche, assez prolifique, de son Histoire : vous y trouverez jusqu'à un char britannique entier, il est vrai incapable de fonctionner. Nous croiserons – excusez du peu - le vampire de Montparnasse au Val-de-Grâce. Nous y suivrons le guide dans notre exploration du patrimoine, ici le cadran solaire de la cour de l'église.

N'oubliez pas de nous adresser vos contributions sur les édifices du SSA que vous connaissez et vous sont chers : il n'y a pas que Paris ni l'Ile-de-France, nous comptons sur vous.

De belles idées de lecture pour vos vacances, non ? Et n'oubliez pas d'emporter vos bulletins de l'AAMSSA !

MGI(2s) François Eulry

Archéologie de la Grande Guerre : une nouvelle approche du conflit.

Conférence prononcée lors de l'assemblée de l'AAMSSA, le 24 janvier 2017.

Par tradition, les archéologues ont pour terrain de prédilection les périodes de la préhistoire et de l'Antiquité, là où les découvertes et l'interprétation de vestiges matériels compensent l'absence de ressources écrites. Tel n'est pas le cas avec la Grande Guerre. Archives, témoignages, cartes et photographies, renseignent à foison les historiens et le public. L'archéologie avec ses archives du sol se propose d'apporter un regard nouveau et de répondre à bien des interrogations actuelles sur le premier conflit mondial.

Dès la fin de la guerre, les traces de ce théâtre sanglant sont rapidement dissimulées et les paysans récupèrent leurs terres. Aussi cent ans après, de la Mer du Nord à la frontière suisse, les archéologues sont confrontés sur leurs chantiers aux cicatrices de la Grande Guerre : obus non explosés, vestiges de tranchées, restes de soldats disparus. Longtemps, ces traces ont été perçues comme des obstacles à la lecture et la compréhension des vestiges plus anciens : l'archéologue Yves Desfossés se souvient : « *Dans la mesure où on ne savait pas interpréter ces vestiges, la tentation était grande de laisser ça sous la moquette car on n'y était pas du tout préparé.* » Près d'Amiens, un grand cercle funéraire de l'âge du Bronze et un bastion datant du siège de la ville par Henri IV en 1597 étaient traversés par des tranchées. À Prunay, dans la Marne, une tombe à char gauloise était largement entaillée par des boyaux et une tranchée de ligne téléphonique menant au front tout proche. Ainsi les archéologues n'étaient pas à même d'évaluer l'importance et l'intérêt des éléments du conflit 14-18 mis à jour. Un autre problème récurrent et peu engageant est la présence de nombreuses munitions encore actives. Plusieurs milliers de tonnes d'obus, de grenades se trouvent encore enfouis sous la terre végétale. En France, les services de déminage traitent, chaque année, près de 500 tonnes de munitions dont plus de 80 % de la Première Guerre mondiale. L'Institut national de recherche archéologique préventive (INRAP) organise des sessions de sensibilisation aux engins de guerre, animées par les chefs des centres de déminage. Avec plus de 670 000 corps de disparus sur le

front ouest, toutes nations confondues, les archéologues ont été vite confrontés à ces défunts, le plus souvent très jeunes, et aux interrogations qu'ils soulevaient : « *Le premier corps qu'on a sorti était celui d'un poilu dans une nécropole romaine ! On ne pouvait pas le mettre au musée, mais que pouvait-on en faire ?* » se rappelle Alain Jacques. Alors que la fouille d'une tombe d'époque gauloise ou romaine ne suscite qu'un réflexe purement professionnel de la part de l'archéologue, traiter de manière identique une tombe de soldat de la Grande Guerre est chose bien difficile dans la mesure où cette découverte entre dans le champ de notre mémoire collective, mais aussi individuelle. Ces dépouilles, portant les stigmates d'une mort violente, suscitèrent des réticences. Cependant certains archéologues, comme Guy Flucher, décidèrent de passer outre et de renforcer leur pratique de l'anthropologie funéraire. La médiatisation en 1991 de la découverte de la dépouille d'Alain-Fournier exhumée d'une tombe où il reposait avec vingt de ses camarades portés disparus en septembre 1914 dans le bois de Saint-Rémy-la-Calonne, a contribué à la prise de conscience par le public, au-delà du devoir de mémoire, de la valeur historique de ces vestiges oubliés. L'archéologie de la Grande Guerre est d'abord une archéologie préventive. Elle a pris son essor dans le Nord de la France en raison de l'omniprésence de traces du conflit sur des terrains



Arras, ZAC Actiparc, segment de tranchée de la Grande Guerre (Yves Desfossés)

rendus très vite aux cultures, dès l'entre-deux-guerres. Certains de ces vestiges présentent un

indéniable intérêt – aussi bien archéologique et historique que patrimonial – et méritent d'être pris en compte lors des investigations sur le terrain. A la fin des années 80, la construction de la ligne du TGV Nord, la réalisation de l'autoroute A 29 Amiens – Saint-Quentin, ou en 2000, de la Zone d'aménagement concerté (ZAC) *Actiparc*, près d'Arras, donnent l'opportunité aux archéologues de mettre au jour les différentes lignes du front, et les aménagements associés. Ces travaux ont amorcé une réflexion sur la discipline en prise directe avec la « mémoire vivante », les problèmes d'éthique et la dimension affective des vestiges de la Grande Guerre.



Arras, ZAC Actiparc, sépulture de Grimsby Chums (Inrap et Yves Desfossés)

Des approches méthodologiques croisées sont nécessaires face à ce vaste champ d'investigations : archives historiques et testimoniales, cartographie et photographie aérienne, prospection magnétique par les démineurs pour sécuriser le terrain de fouilles. D'introduction récente, la télédétection par laser ou LIDAR est une mesure aéroportée par balayage laser qui assure une modélisation du relief avec une grande précision. Elle permet de traverser la couverture forestière révélant ainsi les anomalies du relief masquées par les vues aériennes classiques. Cette technique est particulièrement adaptée à la découverte de vestiges de guerre. En forêt d'Argonne, un camp de repos allemand important, le *Borrieswald Lager*, a été mis en évidence en 2009. Son étude a révélé d'importants renseignements sur son organisation spatiale et les différentes composantes de la vie quotidienne. Les axes de recherches sont nombreux : archéologie du bâti, étude des paysages, géoarchéologie. L'homme et son environnement immédiat est un thème privilégié avec l'étude des dépotoirs, l'archéozoologie, la parasitologie, l'anthropologie et l'identification des soldats.

Sites archéologiques

Parmi les nombreux sites de fouilles, des chantiers récents sont emblématiques de ces recherches.

Les fouilles entreprises en l'an 2000 sur une emprise de 300 ha de la ZAC *Actiparc*, au nord-est d'Arras, s'inscrivent dans l'un des secteurs de

la région des Hauts-de-France les plus touchés par les combats de la Grande Guerre. Cette ZAC est localisée sur le lieu de l'attaque britannique du 9 avril 1917, préliminaire à l'offensive du Chemin-des-Dames. L'intervention archéologique a permis de découvrir des vestiges du quotidien, un abondant matériel d'artisanat de tranchées et plusieurs sépultures de combattants dont les restes de vingt soldats britanniques inhumés dans une fosse commune, les *Grimsby Chums*, tués en avril 1917 au lieu-dit « Le Point du Jour ».

La construction du *canal Seine-Nord Europe* a été l'occasion d'intégrer des vestiges de la Grande Guerre dans un vaste programme archéologique français. Près de 7 000 structures ont été relevées, cartographiées, enregistrées et soumises à des recherches croisées avec les historiens afin d'étudier à grande échelle les cicatrices d'un champ de bataille, sans oublier la découverte de milliers de munitions. Au printemps 2012, lors de la fouille d'une ferme gauloise sur le chantier du canal, les restes du poilu Maurice Babé ont été découverts dans un trou d'obus avec quelques débris d'équipement, un casque, des chargeurs et le trépied d'un fusil mitrailleur *Chauchat 1915*, une boussole à chaînette et une bague de femme. La présence d'une plaque d'identité militaire a permis de le sortir de l'anonymat. Maurice Babé a été inhumé dans la nécropole de Thiescourt en présence de ses descendants.

En Alsace, lors de travaux d'aménagement routier à Carspach, à l'ouest d'Altkirch, le site du *Kilianstollen*, a été mis au jour et a fait l'objet d'une fouille exemplaire en étroite collaboration avec le service de déminage et les services des sépultures françaises et allemandes. Il s'agit d'un abri souterrain de grande capacité, construit en 1916, immédiatement à l'arrière de la ligne de front allemande. La galerie, parallèle aux tranchées, longue de 125 m, était un tunnel de repli, construit en sape entre 4 et 6 m de profondeur, avec des accès vers les tranchées de première ligne. Entièrement étayée par des rondins de bois, la galerie était aménagée pour les soldats du 94^e RI de réserve, avec des lits, des banquettes, et des coffres de stockage, chauffée par des poêles à bois, éclairée à l'électricité et raccordée au réseau téléphonique.

Le 18 mars 1918 au matin, l'artillerie allemande pilonne les lignes françaises avec des obus à gaz. L'artillerie française réplique, concentrant

ses tirs sur le *Kilianstollen*. La plus grande partie de la 6^{ème} Compagnie du régiment s'y est alors réfugiée. Sous le bombardement, la partie sud de la galerie s'effondre sur près de 60 m, piégeant trente-quatre occupants. Malgré l'opération de sauvetage engagée par leurs camarades, vingt et un soldats sont portés disparus. Les treize corps évacués seront inhumés dans le cimetière militaire d'Illfurth au nord d'Altkirch. En 2011, les archéologues découvrent les restes des vingt-et-un soldats ensevelis. La fouille de la galerie est précédée par l'intervention des démineurs, puis suivie d'une étude minutieuse de l'ensemble du réseau souterrain. Le quotidien de ces soldats est mis au jour avec la présence de lits à sommiers grillagés, de poêles, de réserves d'eau en métal, des fusils et des cartouchières encore accrochés aux parois. De nombreux objets ont été trouvés : un sac avec des objets d'hygiène, un livret militaire, un porte-monnaie, des jumelles, une lampe de poche et une sacoche contenant une plaque d'identité. Le 19 juillet 2013, Karl, Joseph, Paul et les dix-huit autres camarades du 94^e RI étaient inhumés au cimetière d'Illfurth, lors d'une cérémonie franco-allemande.

Le site de *Thélus* au nord d'Arras, est l'objet de fouilles en 2012, en particulier pour retrouver la tranchée du moulin, évoquée par Louis Barthas en octobre 1915 : « *Notre compagnie alla occuper une tranchée de deuxième ligne appelée la tranchée du Moulin. Il y avait effectivement un moulin dans ces lieux, mais je ne m'en aperçus que trois jours après, par quelques débris de briques qui jonchaient le sol, mêlés à de la boue. C'est le meunier qui fera une tête quand il reviendra.* » Les archéologues font resurgir les fondations du moulin et ses structures annexes (bassin, canalisation...) ainsi que les restes de la maison du meunier. Dans ce même lieu, les fortes pluies de décembre 1915 mettent à mal tranchées et boyaux. Louis Barthas écrit : « *Le 10 décembre, en maints endroits de la première ligne, les soldats durent sortir des tranchées pour ne pas s'y noyer ; les Allemands furent contraints de faire de même et l'on eut alors ce singulier spectacle : deux armées ennemies face à face sans se tirer un coup de fusil.* » Français et Allemands échangent des propos puis partagent tabac et alcool. Dans ce secteur de *Thélus*, « *Il y eut un grand nombre de morts Allemands et Français, ces derniers appartenaient au 50^e RI* » écrit Louis Barthas. Les restes de vingt-six soldats français et allemands ont été exhumés, six d'entre eux ont pu être

identifiés comme le soldat Henri Faux du 50^e RI. Ils reposent aujourd'hui dans la nécropole nationale de Lorette.

Archéologie du quotidien : vie et mort au front.

L'archéologie du conflit 14-18 permet de recueillir des informations inédites sur le quotidien du combattant et une meilleure connaissance des pratiques funéraires face à la mort de masse. Les données de terrain, en particulier par l'étude des dépotoirs, permettent de préciser les pratiques alimentaires et les types de consommation de chaque nation. Elles renseignent aussi sur l'hygiène et la santé et les quelques *loisirs* des soldats dans les tranchées ou dans les nombreux abris souterrains protecteurs comme les cavernes et les anciennes carrières du nord-est de la France.

C'est sur les *pratiques alimentaires* qu'il y a le plus de données complétant utilement les documents d'archives. Les sites allemands en Alsace, et anglais dans le Nord, sont riches d'enseignement, attendant que l'on puisse un jour le compléter du côté français. On identifie un large échantillon de boissons : bière provenant de brasseries strasbourgeoises, limonade, eau minérale dans des bouteilles à bille, vin de Moselle, de myrtille de Nuremberg et alcools, conditionnés en cruchons de grès et en bouteilles de verre. Le même récipient en grès pouvait contenir de l'eau, de l'alcool (schnaps et rhum) ou du gaz lacrymogène. Les dépotoirs allemands regorgent de contenants liés à la consommation de condiments liquides et solides. Le concentré de vinaigre (*Essigessenz*) conditionné dans des bouteilles en verre graduées pour l'alimentation permet aussi le traitement des poux. Les bouillons condensés (Knorr, Liebig, Maggi ...) sont très fréquents. L'importance de la consommation de moutarde par les troupes allemandes est attestée par de nombreux contenants de grès, porcelaine ou verre, réutilisables. Ils sont des supports privilégiés pour la propagande patriotique : « *Nous autres Allemands, craignons Dieu et rien d'autre dans le monde* » est écrit sur une tasse gravée de la Croix de fer. L'examen de la céramique et du verre de vaisselle démontre la diversité des productions. À Geispolsheim, à l'est de Strasbourg, la découverte de nombreux tessons de céramique aux marques variées allemandes et françaises (Sarreguemines, Lunéville...) permettent d'émettre l'hypothèse d'une récupération de vaisselle dans les maisons abandonnées. Dans le *Kilianstollen*, les

archéologues ont fait une découverte étonnante, avec la présence de nombreuses coquilles d'huitres plates. Au-delà de l'anecdote, transparaissent des problématiques historiques plus larges : les Allemands recevaient des huitres achetées aux Pays-Bas, celles-ci provenaient de France. Se pose alors la question du rôle ambigu de certains pays neutres pendant le conflit. L'archéozoologie démontre que les bovins constituent la plus grande partie de la ressource en viande, même si on retrouve des ossements de porc, de mouton, ou de chèvre. Des restes d'animaux chassés (lièvres, chevreuil, oie sauvage) et d'autres élevés par les soldats (volailles, lapins). Le squelette d'une chèvre qui n'a pas été consommée évoque une petite production laitière.

Dans les tranchées françaises encore peu étudiées, ont été mis à jour de nombreux flacons d'alcool de menthe *Ricqlès*, des boîtes de pâté *Camus*, de thon, de sardines *Quo Vadis*, ou provenant de Douarnenez. Chez les Britanniques, sur le front d'Arras, les dépotoirs révèlent l'existence de grandes quantités de lait malté, de boîtes de thés, de bouteilles de whisky, mais aussi d'eau minérale avec des décorations ou des inscriptions permettant l'identification de leurs utilisateurs : le chardon désignant ainsi la 9^e division écossaise ; ces récipients en grès portent la marque du service d'approvisionnement britannique (S.R.D.). Le tabac est très présent au front ; il est un coupe faim puissant et maintient l'éveil : matériel de fumeur retrouvé dans un sac de soldat allemand, pipes et boîtes de cigares et de cigarettes. Malgré les conditions d'existence difficiles dans les tranchées, le soldat tente de préserver *une certaine hygiène* lors des périodes d'accalmie sur le front : « *Les pattes, le museau, le crâne, les dents, les abattis ! J'ai tout brossé, rincé, décrassé. Je renais, mon vieux, je renais.* » écrit Maurice Genevoix. Les *objets liés à l'hygiène* sont retrouvés en grand nombre : des peignes (cheveux, moustaches, poux) et des objets liés au rasage (rasoirs, blaireaux, miroirs), l'utilisation du masque à gaz contraignant au rasage de la barbe. Brosses à dents, pâte et poudre dentaires semblent plus répandus chez les Allemands que dans les positions françaises.

Les dépotoirs du *Kilianstollen*, sont encombrés de flacons d'eau de Cologne, de boîtes à savon, de pots à onguents... Plusieurs petits pots en porcelaine blanche portent la mention « *crème Simon* » à base de glycérine, créée en 1860 par le pharmacien lyonnais Joseph Simon

pour soigner crevasses, gerçures et engelures liées au froid. Les soins des pieds étaient essentiels avec des produits adaptés (talc, pommade sinapisée, huiles...) et des feuilles de moutarde pour cataplasmes trouvées dans les tranchées françaises. Les dépotoirs livrent également toute une gamme de récipients pour des remèdes personnels : petits flacons de baume analgésique, flacons en verre teinté contenant un ferment lactique *Biolactyl* élaboré par le laboratoire Fournier, utilisé pour soigner les diarrhées... En Alsace comme au Chemin-des-Dames, de nombreuses petites bouteilles allemandes en verre fumé ont été exhumées. Elles portent la mention « *Universal Gold-Essenz* », essence d'or universelle, fabriquée à Dantzig. Il s'agit d'un élixir à base de paillettes d'or, devant procurer et stimuler les forces vitales mais aussi utilisé comme désintoxiquant, pour évacuer les métaux lourds comme le mercure présent dans les amalgames dentaires et certains médicaments.

Les interventions archéologiques ont permis d'évaluer l'état bucco-dentaire souvent déplorable, en particulier chez les Français. Rappelons la création du corps des dentistes militaires en février 1916. Au *Kilianstollen*, sur les vingt et un squelettes retrouvés, cinq avaient des caries très profondes et seulement deux avaient des dents soignées. Sur le site du *Borrieswald*, un dépotoir du cabinet du dentiste a été découvert révélant la présence d'ampoules de novocaïne (anesthésie locale), plus de 400 dents ou débris et plusieurs moulages pour prothèses dentaires.

Les échantillons prélevés dans les latrines et au niveau des cavités abdominales des soldats du *Kilianstollen* ont révélé la présence d'œufs de trois parasites infestant les hommes depuis des millénaires : *trichocéphale* (retrouvé il y a plus de 5 000 ans chez Otzi, l'homme des glaces), *ténia* et *ascaris* soulignant la mauvaise hygiène et une pollution fécale des aliments et de l'environnement, responsables de troubles intestinaux (diarrhée, douleurs abdominales). Les œufs d'un quatrième parasite, appelé *capillaria*, dont l'hôte est le rat, ont été mis en évidence. La découverte de ces œufs chez des soldats semble indiquer l'ingestion accidentelle de matières fécales de rongeurs avec la nourriture et les boissons. La pullulation des rats dans les tranchées est connue et largement retranscrite dans les lettres des poilus et les textes des écrivains combattants : « *Les rats paraissent très affamés. Ils ont mordu le pain de presque tout le monde.*

Kropp tient le sien enveloppé sous sa tête mais il ne peut dormir parce qu'ils lui courent sur le visage pour arriver au pain. » (Erich Maria Remarque dans *À l'Ouest rien de nouveau*)

L'affrontement armé ne constitue qu'un court moment intense de la vie du combattant. Lorsque le front est calme, les soldats recomposent des moments personnels et de convivialité. Le combattant écrit beaucoup, la correspondance a une telle importance ! Elle permet de vaincre le cafard et maintient un lien très fort avec l'arrière : ce sont des centaines de milliers de lettres par jour. Aussi les dépotoirs ont-ils livré de nombreux objets liés à l'écriture : encriers, bouteilles à encre, crayons à papier, à encre, et des objets de jeux : dés, dominos, cartes... À Arras, a été découvert un atelier d'artisanat de tranchées : un ensemble de douilles découpées et travaillées, et des objets à tous les stades de leur fabrication. La découverte de la date de 1919 a permis de conclure à la réalisation de ces objets par des prisonniers de guerre allemands, retenus sur place pour remettre en état la voie ferrée Lens – Arras. L'angoisse et la confrontation avec la mort omniprésente réactivent la foi traditionnelle et les croyances du combattant. Des offices religieux sont pratiqués à l'arrière mais le combattant garde avec lui des objets protecteurs : chapelet associé avec des balles françaises, fragment de statuette de la Vierge, retrouvé dans le *Kilianstollen*, coquillage de l'océan Pacifique considéré comme un talisman protecteur pour des soldats britanniques d'origine néo-zélandaise du front d'Arras.

Sur le site de Thélus, proche de la tranchée du Moulin de Louis Barthas. Les archéologues ont fait une découverte étonnante. Trois corps de soldats allemands tués en 1915 ont été exhumés, l'un d'eux appartenait au 12^e régiment de grenadiers. La fouille révèle tout le mobilier archéologique : une pipe, des crayons, une boîte d'allumettes, un porte-monnaie contenant des pfennigs et quelques vieux Napoléon III, des journaux paroissiaux, un chapelet avec crucifix et la plaque d'identité avec une partie de son nom. À son cou, pendait une chaînette en or et une médaille en métal argenté portant en son centre une croix gammée ou plutôt un svastika, totalement anachronique dans ce contexte. L'examen du revers a permis d'y lire la mention « Carlsberg » et le lien avec la brasserie du même nom, installée à Copenhague (Danemark). Vers 1880, cette brasserie avait adopté à des fins publicitaires, un ensemble de symboles d'origine indienne dont le soleil à douze rayons

et le svastika, signifiant « de bonne augure ». Carlsberg abandonna dès 1920 ce symbole lorsque le parti nazi prit la croix gammée pour emblème.

La mort de masse

« *Ce que je vois est affreux. Les cadavres sont légion ; ils ne se comptent plus. On marche sur les morts... Ici, un soldat est tombé à genoux ; il bouche le passage. On lui grimpe sur le dos pour avancer* » écrivait un soldat anonyme en 1916. 670 000 soldats disparus sont encore enfouis dans le sol de France. Plusieurs dizaines de ces corps, souvent profondément bouleversés, sont retrouvés chaque année. Si la profession est habituée à la fouille d'inhumations, l'exhumation de tels vestiges est toujours poignante et interpelle l'archéologue. L'étude archéo-anthropologique de ces restes humains est assurée dans une collaboration étroite entre archéologues, anthropologues et services des sépultures compétentes, en fonction de la nationalité des défunts. Ces découvertes permettent de mieux saisir les conditions d'inhumation lors des conflits.



Gavrelles (Pas-de-Calais), trou d'obus contenant les corps de douze soldats allemands (photo SA Arras)

Lors des assauts, le combattant peut être enseveli de façon fortuite, illustrant le phénomène de la disparition de milliers de combattants : c'est la découverte à Monchy-le-Preux, d'un soldat allemand fauché lors d'une attaque et tombé dans un trou d'obus. Il porte encore son paquetage d'assaut et son sac de grenades. Au début de la guerre, l'inhumation généralement sommaire sur le champ de bataille, est souvent individuelle, comme en témoigne la découverte de combattants sur différents sites de l'ancien front. Cependant l'hécatombe des cinq premiers mois de la guerre avec 300 000 Français et

140 000 Allemands tués au combat va grandement perturber l'organisation de ces inhumations. Les combattants entourés de soldats morts dans les tranchées ou lors des assauts, ne peuvent les évacuer vers l'arrière voire les enterrer dignement. Ils sont souvent rassemblés dans un trou d'obus, mesure indispensable pour d'évidentes raisons d'hygiène mais aussi pour des motifs psychologiques. À Gavrelle, au nord d'Arras, douze soldats allemands du 152^e RI ont été inhumés dans un trou d'obus en mars 1918. Armes et brelages avaient été enlevés, et seuls deux soldats avaient encore leur casque.

Dans des périodes d'accalmie, il peut s'agir de fosses communes, au caractère plus organisé, et signalées en surface par des croix ou des piquets. Oubliées, ces sépultures ressurgissent à l'occasion d'investigations archéologiques. Ces tombes mettent en exergue la violence des combats et révèlent des pratiques funéraires ignorées des historiens du conflit. L'exemple emblématique de ces inhumations multiples est la découverte exceptionnelle en 2001 sur la ZAC *Actiparc* d'Arras, d'une tombe contenant les corps de vingt soldats britanniques, soigneusement disposés côte à côte. L'étude archéo-anthropologique a permis de conclure qu'il s'agissait des corps de vingt adultes de sexe masculin, âgés de 20 à 40 ans et décédés de mort violente. Plusieurs badges d'épaule portant la mention « Lincoln » ont permis d'identifier leur unité : le 10^e bataillon du Lincolnshire Regiment, engagé sur ce secteur du 9 au 13 avril 1917. Les corps avaient été déposés sur le dos, mains jointes sur le ventre, les bras repliés de façon à ce que tous ces corps soient reliés « coude contre coude ». La mise en scène est évidente et prend tout son sens lorsque l'on sait que le surnom que s'étaient donnés les hommes de ce régiment était les *Grimsby Chums*, littéralement les potes de Grimsby, originaires d'un petit port du nord-est de l'Angleterre. Cette sépulture atypique constitue un témoignage particulièrement fort sur la camaraderie qui unissait ces hommes. Comme le veut la tradition britannique, les nouvelles tombes des Grimsby Chums se trouvent dans le cimetière du Commonwealth le plus proche de l'endroit où ils sont tombés, c'est-à-dire à Athies, au « Point du Jour » à quelques centaines de mètres de leurs premières sépultures. « *Nous n'avions jamais vécu une telle expérience* », raconte encore ému Alain Jacques, responsable du Service régional d'Archéologie d'Arras.

La fouille d'une sépulture d'un combattant de la Grande Guerre, au-delà de son étude archéologique, est un acte de respect à l'égard de ces hommes. L'archéologue doit répondre aux diverses questions qui se posent à lui lors de la découverte d'une dépouille de soldat : Qui est cet homme ? Quel est son nom, son âge ? Quel est son régiment ? À quelle bataille a-t-il participé ? Quelle est la date de son décès ? De quoi est-il mort ? Il s'agit ainsi d'une véritable approche anthropo-médico-légale avec deux enjeux majeurs : l'identification des corps, et les circonstances de la mort. En croisant les indices archéologiques, les sources historiques et les analyses anthropologiques, l'identification des dépouilles est possible (plaques d'identité, laissées sur les soldats, hélas souvent déplacées, voire enlevées par les pilliers du champ de bataille). Cette identification permet d'offrir à tous ces hommes une sépulture décente. Les familles renouent avec l'histoire de leurs ancêtres et referment enfin une page terrible de cette histoire. La meilleure illustration en est la découverte, près d'Arras, de la tombe d'un soldat du 15^e bataillon Royal Scots Regiment, Archibald Mac Millan, identifié grâce à sa plaque d'identité. Le corps fut remis aux autorités britanniques (Commonwealth War Graves Commission). Les recherches ont permis de retrouver son fils. En 2002, c'est un monsieur de 90 ans, né en 1916, qui assista aux obsèques d'un père tué en avril 1917. L'émotion visible du fils d'Archibald Mac Millan, mais aussi de sa petite-fille et de son arrière-petit-fils, légitimait le bien-fondé de la démarche des archéologues.

L'analyse des squelettes peut donner une idée des circonstances du décès, tout en sachant que les blessures reçues ne laissent pas toutes de traces visibles sur l'os. C'est le cas des soldats allemands du *Kilianstollen* qui sont morts par suite du *blast* occasionné lors du bombardement de la galerie souterraine. L'archéo-anthropologue Frédéric Adam a étudié les squelettes découverts à Saint-Rémy-la-Calonne en 1991. Les impacts de balles sont clairement identifiés : colonne vertébrale sectionnée par des balles de fusil Mauser, impact de balle allemande sur l'os frontal gauche d'un crâne ; section par balles d'un avant-bras droit et perforation de l'omoplate par une balle de fusil.

Les graffitis des cavernes

Pour se soustraire aux effets dévastateurs d'une artillerie toujours plus active et puissante, les combattants ont séjourné dans des abris profon-

dément enfouis comme les carrières médiévales, les *boves* d'Arras et les *creutes*, anciennes carrières du Soissonais et du Chemin-des-Dames (plus de 180 sites). Ces hommes ont voulu laisser des traces durables de leur présence sur le champ de bataille. Elles sont l'objet d'investigations archéologiques récentes. Les carrières d'Arras, médiévales et modernes, ont été des atouts majeurs lors de la bataille d'avril 1917. Véritable termitière géante, les mineurs britanniques puis néo-zélandais ont relié toutes ces galeries entre elles, permettant d'accueillir plus de 24 000 hommes. Ainsi les mineurs maoris ont laissé de nombreux graffitis : nom et citation en langue indigène. L'hôpital militaire enterré d'Arras, situé à une profondeur de 20 m et à moins de 800 mètres du front pouvait accueillir 700 blessés, en prévision de l'offensive d'avril 1917. Signalétique et graffitis sont encore visibles : représentations de visages de femmes ou du roi Georges V. Les anciennes carrières, du Soissonais comme celle de Confrécourt ou la caverne du Dragon au Chemin-des-Dames, ont servi de refuges pour les combattants alliés mais aussi allemands. Des graffitis des unités françaises et allemandes, des noms de combattants, des personnels sanitaires, des signes religieux comme des autels, des sculptures patriotiques ou des représentations de la femme, tellement absente, font l'objet d'un recensement archéologique, car ils sont les témoignages gravés dans la pierre de ces hommes qui ont séjourné dans ce monde souterrain.

Conclusion

L'archéologie de la Grande Guerre, une discipline nouvelle dans l'étude des conflits, a toute sa place dans l'historiographie de la Première Guerre mondiale. La floraison d'articles, d'ouvrages, de colloques, de séminaires et d'expositions consacrés à l'archéologie de la Grande Guerre, en témoigne et les historiens eux-mêmes en soulignent l'intérêt. Nicolas Offensadt écrit : « *L'archéologie n'est pas décisive sur les grosses questions historiographiques, telles que la compréhension de l'expérience de guerre. En revanche, elle peut jouer un rôle moteur pour les historiens sur les problématiques nouvelles, attentives aux pratiques les plus ordinaires comme l'alimentation.* » Cette archéologie s'inscrit ainsi dans l'histoire sociologique des conflits armés. Les découvertes inédites sur le quotidien du combattant et sur les pratiques funéraires durant la guerre en sont des exemples pertinents. Cependant, la recherche volontaire de dépouilles ne semble pas opportune. Ces

corps de victimes d'une guerre encore récente dans notre mémoire, ne peuvent être à ce titre considérés comme de simples objets d'étude. Prudence et discernement sont de mise. Relisons Roland Dorgelès : « *Non ! Votre martyr n'est pas fini, mes camarades, et le fer vous blessera encore quand la bêche du paysan fouillera votre tombe.* » Pour Nicolas Offenstadt, l'intérêt patrimonial est évident : « *Ces découvertes participent aussi d'un enjeu de mémoire et de transmission important ainsi qu'à la sauvegarde du patrimoine.* » Les archéologues jouent ainsi un rôle essentiel pour la préservation de ce patrimoine fragile et convoité par les pilleurs des sites, posant un grave problème sur le plan éthique et désastreux d'un point de vue scientifique. Ce patrimoine essentiel pour la compréhension de certains aspects de la Grande Guerre se trouve conforté par certaines découvertes. En 1998, à Flesquières, à 10 km au sud-ouest de Cambrai, les archéologues d'Arras dégagent un char britannique, localisé par un passionné de la Grande Guerre, Philippe-Gorcziński. Ce blindé de type « Mark IV » de 28 tonnes avait participé à la Bataille de Cambrai de décembre 1917 où s'élançèrent 380 de ces chars. Il reposait depuis quatre-vingt-un ans sous trois mètres de terre.



Flesquières (Nord) : exhumation d'un char britannique, 1998 (photo JM Patin)

Le tank de Flesquières, quasiment complet, est le seul char de la bataille visible de nos jours en France, actuellement exposé dans la grange de son découvreur et classé Monument Historique, au titre du patrimoine industriel.

Sources principales

Yves Desfossés, Alain Jacques, Gilles Priloux, *L'Archéologie de la Grande Guerre*, Éditions Ouest-France, 2008
Jean Guilaîne, Jacques Sémelin, *Violences de guerre, violences de masse, une approche archéologique*, Éditions La Découverte, 2016.

Isabelle Homer, Emmanuel Pénicault (dir), *Le soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Presses universitaires de Rennes, 2016.

Stéphanie Jacquemot, Jean-Pierre Legendre, *Vestiges de guerre en Lorraine*, Éditions Serpenoise, 2011

Philippe Nivet, Serge Lewuillon (dir), *La Grande Guerre des archéologues*, Éditions Universitaires de Dijon, 2017.

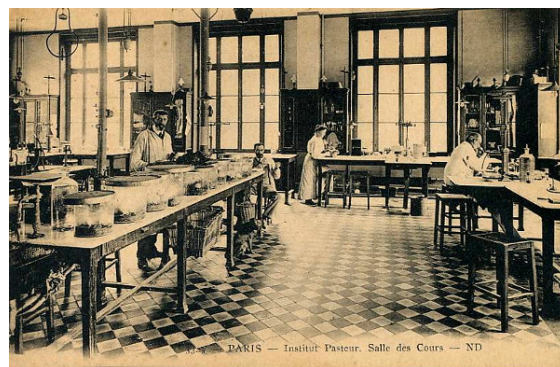
Bernadette Schnitzler, Michaël Landolt (dir), *À l'Est, du nouveau, Archéologie de la Grande Guerre en Alsace et en Lorraine*, Éditions des Musées de Strasbourg, 2013.

Hervé Vatel, Michel Boittiaux, *Le Graffiti des tranchées*, Soissonnais 14-18, 2008

Olivier Farret

Instituts Pasteur d'Outre-mer

Le Réseau international des Instituts Pasteur regroupe aujourd'hui 33 établissements répartis dans 26 pays. Unique au monde, cette communauté de chercheurs présente sur les cinq continents partage, malgré sa diversité, la même culture pasteurienne et se réfère aux mêmes valeurs dans son engagement au service de la santé humaine. Elle est l'accomplissement d'une longue épopée qui débute peu après l'inauguration de l'Institut Pasteur à Paris, le 14 novembre 1888, par le président Sadi Carnot. L'histoire des Instituts Pasteur d'Outre-mer (IPOM) s'inspire d'une vision scientifique et humaniste développée par Louis Pasteur « *Porter la méthode sur les cinq continents* ». Elle recouvre plus d'un siècle d'explorations, de découvertes et d'aventures individuelles dans lesquelles les médecins militaires ont joué un rôle de premier plan.



Institut Pasteur (Paris) – Salle de cours (DR)

Le 15 mars 1889 s'ouvrait à l'Institut Pasteur le « *Cours de microbie technique* » sous la direction d'Émile Roux, assisté de deux préparateurs qui n'avaient pas encore atteint la notoriété, l'un biologiste russe, l'autre médecin suisse récemment naturalisé français, respectivement Élie Metchnikoff et Alexandre Yersin. Préfigurant ce qui allait devenir le « grand cours », cette ini-

tiative illustre la volonté de former des bactériologistes français et étrangers pour lutter contre les maladies infectieuses sur tous les pays du globe, notamment dans les contrées récemment découvertes de notre vaste empire colonial. La première session accueillit quinze élèves et quatre auditeurs. Parmi ces derniers, un certain Alphonse Laveran, alors titulaire de la chaire d'hygiène militaire au Val-de-Grâce, s'était rendu célèbre neuf ans plus tôt par la découverte de l'hématozoaire du paludisme à Constantine. Après lui, de nombreux médecins de la marine et des troupes coloniales allaient s'inscrire au « *cours de Monsieur Roux* », parmi lesquels ceux qui allaient devenir les principaux fondateurs des IPOM : Albert Calmette en 1890, Émile Marchoux en 1893, Paul-Louis Simond en 1895, André Thiroux en 1897, Edmond Sergent en 1899, Constant Mathis en 1905, Noël Bernard en 1909...

Ainsi, dès la fondation de l'Institut Pasteur à Paris, les élèves de Pasteur et de Roux, appelés *les pasteurien*s, commencèrent d'essaimer dans le monde, d'abord pour effectuer des missions d'étude, puis pour installer des laboratoires dans les pays lointains, en support du dispositif sanitaire qui se mettait en place avec l'expansion coloniale française. Il s'agissait le plus souvent de simples laboratoires de bactériologie comportant une unité de production de vaccins et un centre de traitement antirabique. Les premiers IPOM sont inaugurés à Saigon en 1891, à Tunis en 1893, à Alger en 1894, à Nha Trang en 1895 et à Tananarive en 1898. Par la suite, bien d'autres sont créés tout au long du vingtième siècle dans les colonies françaises et dans différents pays étrangers, tissant progressivement une véritable communauté scientifique francophone et internationale.

Dès le début, les militaires représentent plus de 60% du personnel des Instituts Pasteur d'Afrique sub-saharienne et d'Asie.

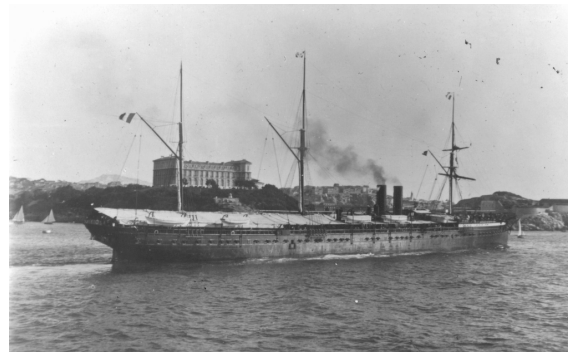
Tout était à découvrir en cette fin du XIX^{ème} siècle : les agents des maladies infectieuses et parasitaires endémiques des régions tropicales, leur réservoir et leur mode de transmission, les moyens de prévention et de traitement utilisables contre ces maladies. La boulimie scientifique des missionnaires formés à l'école pasteurienne ne s'arrêtait pas là, nombre d'entre eux se passionnant aussi pour l'ethnologie, la faune, la botanique et les ressources alimentaires lo-

cales. Plusieurs découvertes majeures accompagnèrent cette phase de déploiement, contribuant au prestige de l'Institut Pasteur dans le monde.

1 - L'Extrême-Orient

Albert Calmette à Saigon

Décembre 1890, trois ans après la création de l'Union Indochinoise, Eugène Étienne, Sous-secrétaire d'État aux Colonies, demande à Pasteur d'ouvrir un centre de vaccination contre la variole et la rage à Saigon. Cette année-là, Albert Calmette, jeune médecin de marine, suit le cours du docteur Roux. Âgé seulement de 27 ans, il a déjà participé à la campagne navale des Pescadores menée par l'amiral Courbet contre la Chine. Pasteur lui demande « *Vous qui êtes marin, est-ce que vous seriez disposé à vous rendre là-bas pour cette tâche ?* »



Le « Natal », au départ de Marseille, croise devant le Pharo (DR)

Calmette s'embarque le 11 janvier 1891 à Marseille sur le paquebot « Natal », emportant avec lui une souche de virus rabique à "repiquer" tous les 10 jours par inoculation intracérébrale au lapin. À Saigon, il installe un laboratoire provisoire dans une dépendance de l'hôpital militaire et se met au travail. Très vite, il cumule les succès : il adapte et développe les vaccins contre la variole et contre la rage, il met au point le premier sérum antivenimeux contre les morsures de cobra et découvre l'origine fongique de la fermentation alcoolique du riz. En 1891, il ouvre le premier IPOM à Saigon, trois ans après l'inauguration de l'Institut Pasteur de Paris. Il poursuivra ses recherches à l'Institut Pasteur de Lille et laissera son nom, associé à celui de Camille Guérin, au vaccin contre la tuberculose, le BCG.

Alexandre Yersin à Nha Trang

En 1890, Alexandre Yersin, le jeune médecin suisse assistant du docteur Roux, est en quête d'un "ailleurs". Il quitte l'Institut Pasteur pour

s'engager comme médecin des Messageries maritimes sur la ligne Saigon - Manille, puis Saigon - Haïphong et intègre en 1892 le corps de santé des Troupes coloniales.



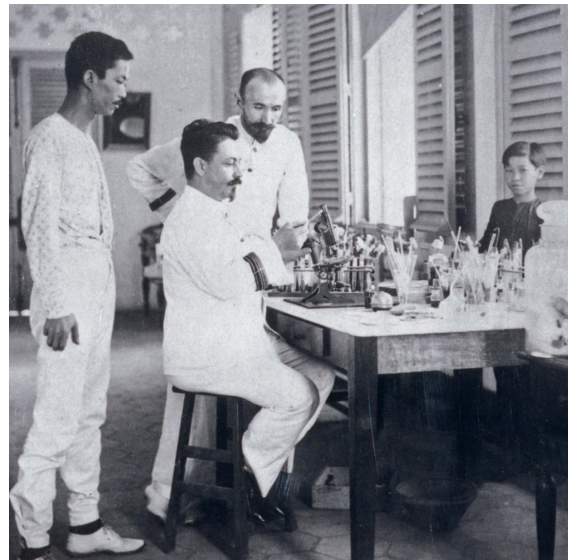
Alexandre Yersin (DR)

Au mois de juin 1894, il est dépêché par le ministère des colonies à Hong-Kong où sévit une épidémie meurtrière de peste bubonique. Tenu à l'écart des hôpitaux anglais où travaille l'équipe du japonais Shibasaburo Kitasato, c'est avec un équipement minimum qu'il s'installe dans une paillotte rudimentaire où il isole et identifie l'agent pathogène qui portera son nom, *Yersinia pestis*. Dans l'année suivant cette découverte majeure, il crée un laboratoire dans un village de pêcheurs du protectorat d'Annam, pour préparer le sérum anti-pesteux et étudier les maladies du cheptel indochinois. Ce sera l'Institut Pasteur de Nha Trang où Ông Nãm ("Monsieur cinq" en référence à ses galons de médecin colonel) passera la majeure partie du reste de sa vie. Bactériologiste de renom, mais aussi navigateur, explorateur, naturaliste, planteur, photographe, astronome et humaniste, Yersin a découvert le site de Dalat, créé l'École de Médecine de Hanoï, introduit l'hévéa en Indochine et acclimaté l'arbre à quinine. Sa tombe y est toujours vénérée comme celle d'un génie bienfaiteur.

Paul-Louis Simond à Karachi

L'agent de la peste ayant été identifié par Yersin, il restait à découvrir comment il se transmet à l'Homme. Paul-Louis Simond est un médecin de la marine qui a bourlingué de Guyane en Extrême-Orient avant de suivre le cours de Monsieur Roux à l'Institut Pasteur. Envoyé en Inde pour continuer les essais de sérothérapie anti-pesteuse initiés par Yersin, c'est à Karachi qu'il démontre le rôle de la puce du rat dans la transmission du bacille de la peste en 1898. Puis il

dirige l'Institut Pasteur de Saigon pendant trois années avant de s'intéresser au rôle des moustiques dans la transmission de la fièvre jaune lors de missions au Brésil et en Martinique. Ayant intégré le Corps de santé des troupes coloniales dès sa fondation en 1903, il est nommé sous-directeur de l'École du Pharo à Marseille, ouverte en 1905, où il enseigne la microbiologie pendant cinq ans.



Paul-Louis Simond à l'Institut Pasteur de Saigon (DR)

En 1908, avec 45 médecins militaires et pasteuriens, il est un des cofondateurs de la Société de pathologie exotique, créée et présidée par Alphonse Laveran, prix Nobel de physiologie et de médecine en 1907.

Noël Bernard à Hanoï

Si l'Indochine a été le premier terreau pour l'expansion de l'œuvre pasteurienne Outre-mer, le mérite en revient en grande partie à Noël Bernard qui en fut le principal organisateur. Après ses études à l'École de santé navale de Bordeaux, ce médecin du Corps de santé colonial effectue des missions au Laos, au Siam et dans le Haut-Tonkin de 1900 à 1907. Il suit le grand cours de l'Institut Pasteur avant de s'embarquer pour Hué en 1910 afin d'y ouvrir un institut de microbiologie. Engagé dans le conflit mondial jusqu'en 1916 comme médecin-chef de régiment, il part à Hanoï en 1917 pour diriger l'Institut de microbiologie et l'Institut vaccino-gène du Tonkin. En 1919, il prend la direction de l'Institut Pasteur de Saigon



Institut Pasteur de Saïgon (Collection Institut Pasteur)

à la suite de Yersin, augmentée quatre ans plus tard de la direction de l'Institut Pasteur de Nha Trang. Chargé de la réorganisation des Instituts Pasteur d'Indochine et de la création de l'Institut Pasteur d'Hanoï, il est nommé directeur général des Instituts Pasteur d'Indochine en 1925 et directeur des Instituts Pasteur d'Outre-mer en 1938. À l'occasion du centenaire de la naissance de Pasteur en 1922, il publie un ouvrage retraçant l'immense œuvre collective des 32 premières années, intitulé "*Les Instituts Pasteur d'Indochine*", et crée une revue semestrielle, les *Archives des Institut Pasteur d'Indochine*, qui sera éditée jusqu'en 1941.

2 - L'Afrique du Nord

Charles Nicolle à Tunis

En 1893, à la demande du Résident général de France en Tunisie, Louis Pasteur charge son neveu, Adrien Loir, de créer un laboratoire pour y améliorer les procédés de vinification. Cette structure modeste, très rapidement complétée par un Centre de vaccination antirabique, devient l'Institut Pasteur de Tunis en 1900 et connaît la notoriété grâce à un microbiologiste visionnaire, Charles Nicolle, qui la dirigera de 1903 jusqu'à sa mort en 1936. Là, il découvre l'agent de la toxoplasmose, *Toxoplasma gondii*, en 1909 ; il démontre l'existence d'infections inapparentes et il établit le rôle exclusif du pou dans la transmission du typhus exanthématique, ce qui lui vaudra l'attribution du prix Nobel de médecine en 1928.

Les frères Sergent à Alger

En 1900, Émile Roux confie à Edmond et Étienne Sergent la mission de vérifier en Algérie la découverte récente de Ronald Ross impliquant le moustique dans la transmission du paludisme. Les frères Sergent, tous deux médecins, nés en Algérie, vont multiplier les recherches sur le paludisme et entreprendre son

élimination tout en développant des programmes en pathologie humaine, animale et végétale. Avec Henry Foley, médecin militaire et explorateur, ils démontrent le rôle du pou dans la transmission de la fièvre récurrente cosmopolite, précédant d'un an la découverte de Charles Nicolle sur la transmission du typhus. En 1910, le service de lutte antipaludique devient l'Institut Pasteur d'Algérie dont Edmond Sergent assurera la direction jusqu'en 1962.

Paul Remlinger à Tanger

Médecin militaire formé au Val-de-Grâce où il exerce les fonctions de chef de clinique, puis de préparateur au laboratoire de bactériologie, Paul Remlinger est affecté à Tunis en 1896 comme chef du laboratoire militaire, puis en Turquie à l'Institut impérial antirabique à Constantinople qu'il dirigera de 1901 à 1908. Il concentre ses recherches sur la rage et démontre en 1903 que l'agent causal est un virus filtrant. En 1914, il est détaché à Tanger pour diriger le premier Institut Pasteur du Maroc. La guerre déclarée, il est mobilisé sur le front de l'Argonne avant d'être nommé médecin-chef du Laboratoire central de l'Armée. En 1918, il revient à l'Institut Pasteur de Tanger où il exercera jusqu'à sa mise à la retraite à l'âge de 84 ans. Spécialiste de la rage de renommée internationale, il améliore la vaccination antirabique par l'emploi du vaccin phéniqué. Il est élu membre correspondant à l'Académie de Médecine en 1919 et à l'Académie des Sciences en 1944.

3 - Madagascar

André Thiroux à Tananarive

Élève de la première promotion de l'École de santé navale à Bordeaux, André Thiroux est l'un des rares médecins rescapés de l'épidémie de fièvre jaune de 1894 à la Martinique. Orienté vers la microbiologie au contact de Calmette, il est chargé en 1899 d'ouvrir un institut vaccino-gène et antirabique à Tananarive sous l'autorité du gouverneur général Gallieni. Ce modeste laboratoire deviendra l'Institut Pasteur de Madagascar, inauguré en 1927 à l'instigation de Thiroux devenu directeur du Service de santé de la Grande Île. Entre temps, il a organisé la lutte contre la maladie du sommeil et contre le paludisme à Saint-Louis du Sénégal, il a été mobilisé comme médecin-chef de division sur le front de la Grande Guerre et a dirigé le Service de santé d'Annam à Hué. Nommé directeur de l'École d'application du Pharo à Marseille, il est élu membre correspondant de l'Académie de Médecine en 1920.

Girard, Robic et la peste

C'est à Georges Girard et à Jean-Marie Robic que l'on doit la mise au point du premier vaccin contre la peste à Madagascar. Tous deux médecins des troupes coloniales, ils ont participé à la Grande guerre, Girard après sa sortie de l'École de santé navale de Bordeaux, Robic avant d'y entrer. En 1922, Girard est nommé directeur de l'Institut de bactériologie de Madagascar, futur Institut Pasteur de Tananarive, où il concentre ses travaux sur la lutte contre la peste, tandis que Robic reçoit sa première affectation au Maroc. L'un et l'autre suivent le cours de microbiologie de l'Institut Pasteur. En 1926, Robic rejoint Girard à Tananarive et prend sa succession à la direction de l'Institut de 1940 à 1953. De leur longue collaboration est né le vaccin antipesteux développé à partir de la souche humaine EV atténuée par repiquages en milieu bilité. Ils n'hésitent pas à vérifier son innocuité en s'auto-inoculant ce vaccin expérimental avant qu'il soit administré à près d'un tiers de la population malgache entre 1935 et 1959, entraînant une chute spectaculaire de l'incidence de la peste et de sa mortalité. En 1940, Girard intègre l'Institut Pasteur à Paris pour diriger le Service de la peste. À Madagascar, Robic poursuit le combat contre la peste en intégrant une arme nouvelle, les sulfamides découverts en 1935, dans le traitement et dans la prophylaxie. En témoignage de reconnaissance, l'ancien hôpital colonial de Tananarive a porté le nom d'*Hôpital Girard et Robic* pendant vingt ans, avant de devenir l'Hôpital Militaire d'Antananarivo.

4 - L'Afrique noire

Émile Marchoux à Saint-Louis du Sénégal

En Afrique, l'œuvre des pasteuriens débute en 1896 avec l'ouverture du premier laboratoire de microbiologie au Sénégal par Émile Marchoux. Ce laboratoire sera transféré à Dakar en 1917 et deviendra vingt ans plus tard l'Institut Pasteur d'Afrique Occidentale Française. Médecin des troupes coloniales issu du corps des médecins de marine, Marchoux a participé à la lutte contre la variole en Cochinchine et au Cambodge avant de suivre le cours de *microbie technique* en 1893 à l'Institut Pasteur. Ses travaux sur le paludisme au Sénégal lui confèrent une grande renommée. Engagé dans la mission d'étude de la fièvre jaune au Brésil avec Paul-Louis Simond, cofondateur de la Société de pathologie exotique, il intègre l'Institut Pasteur à Paris en 1905

pour diriger le service de microbiologie tropicale. L'année suivant sa mort, son nom sera donné à l'Institut central de la lèpre à Bamako.

Constant Mathis à Dakar

L'Institut Pasteur de Dakar ouvre ses portes en 1924. Son premier directeur est un médecin du Corps de santé colonial, Constant Mathis.



L'institut Pasteur de Dakar (DR)

Il a combattu le choléra au Tonkin, dirigé l'Institut antirabique et bactériologique à Hanoï et commandé le Service de santé au Cambodge. À Dakar, il va s'intéresser plus particulièrement à la fièvre jaune, infection redoutable qui avait emporté son père quand il n'avait que huit ans. Au cours de l'épidémie qui sévit au Sénégal en 1927, en collaboration avec un autre médecin militaire, Jean Laigret, et un chercheur américain, Andrew Watson Sellards, il isole la souche neurotrope française du virus qui sera à l'origine du premier vaccin amaril et développe la vaccination contre la fièvre jaune en Afrique. Élu membre correspondant de l'Académie nationale de médecine en 1928, il publie *L'œuvre des pasteuriens en Afrique noire* en 1946.

5. Guerres, révolutions, indépendances

Au cours du XX^{ème} siècle, plusieurs nouveaux instituts Pasteur ont été fondés sur les cinq continents alors que d'autres ont été confrontés aux bouleversements de l'histoire.

L'institut Pasteur de Saint Pétersbourg

En 1886, Pasteur vaccine avec succès des paysans de Smolensk mordus par un loup enragé. En reconnaissance, le Tsar Alexandre III délègue le Prince d'Oldenbourg, commandant de la Cavalerie impériale, avec un don de 100 000 francs or pour la fondation du futur Institut Pasteur à Paris. À sa demande, Pasteur envoie son propre neveu, Adrien Loir, ouvrir à Saint Pétersbourg un centre antirabique qui deviendra Institut Pasteur en 1923. Cet institut n'a jamais cessé ses activités de recherche et de production

de vaccins tout au long de la seconde guerre mondiale, même pendant le siège de Leningrad (1941 - 44) en dépit du froid, de la famine, des épidémies et des bombardements.

L'institut Pasteur de Phnom Penh

D'abord annexe vétérinaire de l'Institut Pasteur de Nha Trang, l'Institut Pasteur de Phnom Penh fut inauguré en 1953, année d'accession à l'indépendance du Royaume Khmer, sur la presqu'île de Chruï Chang War entre le Mékong et le Tonlé Sap. La prise en main du pays par les khmers rouges (1975-79) entraîna la destruction des bâtiments et le massacre de la totalité du personnel cambodgien. Grâce au soutien de la coopération française, un nouvel Institut Pasteur du Cambodge est inauguré en 1995 à proximité de l'hôpital Calmette et de la faculté de médecine.

Institut Pasteur de l'Iran

Créé en 1920 à la demande du gouvernement persan, l'Institut Pasteur de l'Iran est devenu un centre de recherche moderne sous l'impulsion de Marcel Baltazard qui en assura la direction de 1946 à 1961. Ce médecin, biologiste et épidémiologiste a étudié la bilharziose au Maroc et a mis au point un vaccin contre le typhus à l'Institut Pasteur de Casablanca. De 1942 à 1945, il participe aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne comme médecin-chef du 1^{er} groupe de Tabors-Goums marocains. En 1947, il étudie une épidémie de peste au Kurdistan et démontre, au terme d'une expérimentation de 16 ans, l'existence d'un réservoir de *Yersinia pestis* dans les terriers de rongeurs sauvages. En 1966, il rejoint l'institut Pasteur à Paris où il enseigne l'épidémiologie des maladies transmissibles. Par la suite, l'Institut Pasteur de l'Iran a connu plusieurs changements de directeur, notamment lors de la révolution islamique de 1979, mais il n'a pas interrompu ses activités.

Création du Réseau International des Instituts Pasteur

Au début des années 1970, on comptait une vingtaine d'IPOM dispersés sur les cinq continents. C'était un ensemble disparate d'établissements ayant des statuts, des missions et des modes de fonctionnement très différents, certains n'ayant plus aucune relation avec l'Institut Pasteur à Paris. En 1972, Jacques Monod (photo 23), directeur de l'Institut Pasteur et prix Nobel de médecine, soucieux de promouvoir une coordination scientifique entre ces instituts, crée un cadre de jeunes chercheurs appelés "40/60" car affectés alternativement à l'Institut Pasteur de

Paris (40%) et dans un IPOM (60%). Il met aussi en place le Conseil des directeurs des Instituts Pasteur qui, se réunissant chaque année, reconstitue progressivement une communauté pasteurienne internationale. L'étape décisive est franchie en 1988 avec le regroupement des IPOM en un Réseau International des Instituts Pasteur et Instituts Associés (RIPIA) authentifié l'année suivante par la signature d'une déclaration générale de coopération scientifique par tous les instituts participants. C'est l'œuvre de Jean-Luc Durosoir, médecin militaire, biologiste des hôpitaux des armées, professeur agrégé du Val-de-Grâce. En 1982, il quitte l'hôpital Bégin à Saint-Mandé pour réorganiser l'Institut de recherches médicales Louis Mardard à Papeete avant d'être rappelé à Paris en 1984 pour prendre les fonctions de Délégué à la Direction des Instituts Pasteur d'Outre-mer. Pendant les 17 années de son mandat, il développe et anime ce Réseau dans lequel il réintègre les Instituts Pasteur du Vietnam, accueille l'Institut Cantacuzène de Roumanie en 1991 et le nouvel Institut Pasteur du Cambodge en 1995. À son départ en 2001, il laisse un réseau de 22 instituts représentant un modèle de coopération scientifique internationale unique au monde.

Conclusion

L'histoire des Instituts Pasteur d'Outre-mer couvre maintenant plus de 125 années. On peut distinguer trois périodes successives : d'abord celle des pionniers (1890 - 1940), temps d'aventures et de découvertes, quand l'expansion coloniale imposait de combattre la variole et la rage par la vaccination ; puis celle de la maturité (1940 - 2000) au cours de laquelle les missions de santé publique se sont diversifiées suivant les pays d'implantation, dans un contexte de guerre mondiale puis de décolonisation, mais où les instituts se sont agrégés en réseau ; enfin celle de la mondialisation (2000 - ...) où la compétition internationale pour le financement de la recherche consacre la suprématie de la langue anglaise et menace d'effacement l'influence française.

L'héritage des IPOM est considérable, tant dans l'excellence scientifique confirmée par l'émergence de chercheurs de haut niveau dans tous les pays d'implantation que dans les nombreuses retombées de la recherche concrétisées en d'immenses progrès de santé publique. En s'adaptant aux défis du XXI^{ème} siècle, le Réseau

international a su rester fidèle à la vision humaniste et universelle qui guidait Louis Pasteur : « *La science n'a pas de patrie, parce que le savoir est le patrimoine de l'humanité, le flambeau qui éclaire le monde.* »

MGI(2s) Yves Buisson

Le vampire du Montparnasse et le Val-de-Grâce

Dans la nuit du 15 au 16 mars 1849, le sergent François Bertrand, 27 ans, de la 3^e compagnie du 2^e bataillon du 74^e régiment d'infanterie de ligne, stationné à la caserne du Luxembourg, passant rue Froidevaux près du cimetière du Montparnasse, voulut y pénétrer, comme il l'avait fait précédemment, dans le but de déterrer, mutiler et violer un cadavre de femme, occupation dont il s'était fait une spécialité dans différents lieux d'inhumation (1).

Après avoir escaladé le mur de clôture, il fut blessé par l'explosion d'une culasse bourrée de mitraille mise à feu par un câble tendu sur son lieu de passage présumé.

Il avait, dans des circonstances antérieures, échappé aux coups de feu tirés par des préposés du cimetière, qui avaient donc eu recours à cet appareillage.

Cette fois, Bertrand reçut 28 projectiles, dont 23 atteignirent ses vêtements et 5 pénétrèrent dans son corps : trois à la hanche droite et deux aux jambes. En dépit de la gravité de ses blessures, il put échapper aux patrouilles et parvint jusqu'à l'hôpital du Val-de-Grâce (2) où il se fit



Jean-Baptiste Laurent Baudens

admettre dans le service de Lucien Baudens (3). Les incohérences de ses déclarations, selon lesquelles il aurait été blessé par des manifestants armés, jointes aux recherches lancées contre le « vampire de Montparnasse » le firent suspecter et placer dans le service des consignés, où il reçut les soins de Charles-Jacob Marchal, dit Marchal de Calvi (4). Ce dernier sut capter sa confiance, l'entendit longuement et obtint de lui une confession écrite de ses actes.

Lors de son procès devant le Conseil de guerre, le 10 juin 1849, le Dr Marchal de Calvi insista sur l'irresponsabilité de Bertrand, qu'il attribuait à une monomanie destructrice compliquée de monomanie érotique.

Néanmoins, il fut condamné à un an de prison pour violation de sépulture, maximum encouru à l'époque. Après avoir accompli sa peine à la prison de Belle-Isle en Mer, il reprit du service au 2^e Bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique (BILA) stationné à Miliana (Algérie). Revenu à la vie civile, marié en 1856,



Buste de Marchal de Calvi
au cimetière du Père Lachaise à Paris

il fut notamment facteur et gardien de phare. Il devait décéder en 1878.

Plusieurs faits de même nature que ceux qui avaient fait la triste réputation du sergent Bertrand furent constatés dans des cimetières proches de son domicile (région du Havre) mais il ne fut jamais mis en cause.

1) Voir les pages consacrées à Bertrand dans la thèse soutenue à Lyon par Alexis Épaulard, élève de l'ESSM, en 1901 : « *Vampirisme, nécrophilie, nécrosadisme, nécrophagie* ». De tels faits s'étaient déroulés à Bléré (Indre et Loire), au Père-Lachaise, à Lille, à Ivry, au gré des déplacements du 74^e de ligne. Une vie romancée de Bertrand a été publiée en 1991 par Michel Dantel chez Albin Michel sous le titre « *Le sergent Bertrand, portrait d'un nécrophile heureux* »

2) En 1849, l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce était encore « Hôpital de perfectionnement », avant d'être supprimé comme tel par le décret du 24 avril 1850.

3) Jean-Baptiste Lucien Baudens (1804-1857) était alors chirurgien principal de 1ère classe, premier professeur à l'Hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce depuis 1842.

4) Charles-Jacob Marchal, dit Marchal de Calvi (1815-1873) était chirurgien-major, professeur d'anatomie et de physiologie pathologique à l'Hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce.

Le patrimoine du SSA

Connaissance du Val-de-Grâce : le cadran solaire.

Au XVIIème et XVIIIème siècles, l'horlogerie était encore réservée à une élite. Répartis dans le paysage urbain, les cadrans solaires constituaient alors des objets familiers ponctuant la journée des habitants.

Visible des passants empruntant la rue Saint-Jacques¹, le cadran solaire du Val-de-Grâce se situe à gauche de la cour d'entrée, encastré dans la première niche du mur d'ordre dorique qui limite au Nord le parvis (à gauche en regardant l'église).



Il remonterait à 1665, date de la fin des travaux de construction des travaux de l'abbaye.

Relevant du modèle le plus répandu dans l'hexagone, il

s'agit d'un *cadran vertical* dont les lignes horaires sont inscrites sur un cadre de même orientation. Il est surmonté d'un fronton orné de guirlandes et d'une couronne royale avec les lettres entrelacées « A » et « L » (Anne d'Autriche et Louis XIII).

Partiellement effacée, la date de 1771 en haut du cadran serait celle d'une restauration.

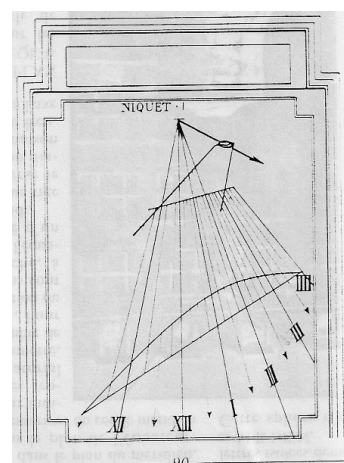
De la devise, il ne reste que les lettres *NIQUET-I* et nul n'a pu jusqu'à maintenant la compléter² (Le plus souvent les devises des cadrans solaires sont en latin et font référence au temps).

Le cadran a la forme d'un triangle gravé dans la pierre dans un cadre de 2,4 sur 4 mètres.

Le style (ou style axe ou gnomon) - tige métallique qui porte ombre en indiquant l'heure - se termine par une flèche. A 80 cm de sa base, il porte un disque soutenu par deux jambes d'appui.

Voici le cadran solaire déclinant de l'après-midi, ses

lignes horaires (XI, XII, I, II, III, IIII) sont gravées « en plein » sur la **table** de celui-ci. Elles se terminent par des flèches. Les onze lignes des quarts d'heures sont limitées à leur partie supérieure par un arc diurne fictif et en bas par l'arc diurne du 25 aout, fête de saint Louis.



Il avait fait l'objet d'une restauration partielle en 1987 avant d'être totalement rénové en 1993 par le *Club du vieux Manoir*, association nationale reconnue d'utilité publique vouée à la mise en valeur du patrimoine avec, entre autres activités depuis 1983, la formation progressive de jeunes bénévoles à la restauration des cadrans solaires.

Son *style* dérouillé, redressé, réglé, le cadran solaire du Val-de-Grâce donne « l'heure solaire » exacte, le temps universel (Duquel – faut-il le rappeler – il convient d'enlever une heure en hiver et deux heures en été !).

MGI(2s) Maurice Bazot

¹ Dont l'espace élargi devant l'église du Val-de-Grâce porte le nom de place Laveran depuis décembre 1930.

² Toute information ou suggestion serait la bienvenue !!!

(Niquet est également le nom donné à une petite monnaie frappée au XIV siècle par Henri V, roi d'Angleterre et duc de Normandie).

LU POUR VOUS



Chantal ANTIER : " **les femmes dans la Grande Guerre**", *Collection Vivre dans la guerre*, éditions **SO-TECA**, 188 pages.

Fin de la Belle Époque. Déclaration de guerre le 3 août 1914. Ces femmes, toutes les femmes, savent ce que la guerre veut dire !

Portraits : "Ce fut un spectacle vraiment admirable que celui qui fut donné, dès le premier jour d'un bout de la France à l'autre, par les paysannes françaises. Sans oublier les tâches qui leur incombaient en temps normal, elles abordèrent sans hésiter celles auxquelles elles n'étaient pas préparées et qui semblaient au-dessus de leurs forces." (Henry Sagnier, secrétaire perpétuel de l'académie d'agriculture de France dès le 12 mars 1916). Tâche immense, au fur et à mesure de la durée de la guerre, de ces *Gardiennes du territoire*, soumises à de nombreuses contraintes sous les ordres des ministres de la guerre, du travail, de l'agriculture ! Aidées des personnes âgées et des enfants, elles vont diriger cultures, exploitations, élevages.

"Elles se sont pliées à tout, de jour comme de nuit, avec un courage, un héroïsme qui leur venaient sans doute de la conscience de contribuer par leur travail à la défense de leurs maris, de leurs frères et ce sera leur façon à elles de collaborer à la grande victoire prochaine". (L'illustration, 22 avril 1916). Les ouvrières des ateliers de conserveries, de confection, d'assemblage et d'emballage dans le secteur de la métallurgie... deviennent "les Munitionnettes et Obusettes". Ces ouvrières en usines de guerre travaillent dans des conditions très dures pour une très faible rémunération.

Jeanne Devailde, membre du réseau de la Dame blanche en Belgique décrit : "Soldats sans uniforme, nous n'avons pas connu l'excitation des combats où nous avançons coude à coude à l'appel du clairon, ni les nuits de batailles victorieuses. Mais nous avons connu de violents combats, nous avons vu les vides se creuser dans nos rangs, la peur des arrestations ; traquées par la police allemande, nous avons erré dans nos propres villes." Pas de solde officielle, travailler pour l'honneur doit leur suffire : "Les femmes (...) apportent la finesse, la souplesse,

l'esprit, la dissimulation auxquelles elles ajoutent des armes redoutables, (...) leur beauté, leur charme, leurs regards ensorceleurs." (Cdt Gusthal, *Les Héros sans gloire du 2e Bureau*, Ed Baudinière, 1933). Le domaine du renseignement pouvant aider l'armée et hâter la victoire, s'ouvre aux femmes à partir de 1915. Les espionnes engagées dans la guerre de l'ombre risquent l'arrestation et la mort.

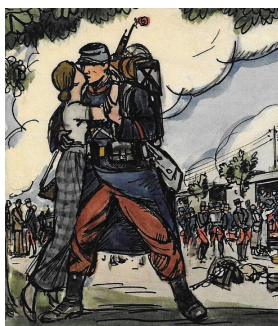
Guérir les hommes pour pouvoir les renvoyer sur le front : il faut embaucher du personnel, qualifié ou pas. Le docteur R. Maufray de l'ambulance 1/10 en 1918, dans ses missions itinérantes en hôpitaux écrit : "Des infirmières nous aident. Il y en a de deux sortes, les infirmières militaires d'expérience, de 25 à 35 ans, simples, dévouées, affectées au service de nuit. Dans la journée nous sommes assistés par de très jeunes infirmières de la Croix-Rouge. Il y en a environ une quinzaine dans l'établissement. Mais dès 18 heures, elles rentrent dans leur enclos sous la surveillance d'une espèce de dragon, la femme d'un général de cavalerie, une chamelle comme il y en a peu." Des jeunes filles de 16 ans sont embauchées comme auxiliaires : elles accompagnent les mutilés au jardin, font la lecture aux aveugles, préparent les pansements. Des équipes de femmes de tout âge fondent des associations pour visiter les blessés, aider mutilés, réfugiés... Les religieuses reprennent du service : "Elle prépare des solutions, aide un blessé à boire, stérilise les seringues sur un réchaud à gaz (...) elle distribue quelques mots entre les soins, mais les hommes s'en moquent, ils veulent ce visage penché vers eux : "Ma sœur! Ma sœur!" Son nom fleurit sur toutes les bouches..." (Ch. Malavoy, "Parmi tant d'autres", Ed Flammarion, 1996).

Derrière le front, les infirmières participent à des opérations urgentes dans les "autos-chirs", d'autres apprennent la rééducation indispensable aux mutilés ou appartiennent au Club des femmes chauffeuses créé en 1915. Louise Daviot, infirmière-major, a écrit son journal, témoignage d'une Dame blanche sur le front en 1918 : "Passée à l'ambulance 5/18 pour soigner les gazés et ypérités graves, je fais une rechute de maladie (érésypèle) mais reprends mon service et continue à m'occuper des gazés et des grippés. Je soigne 980 gazés à l'ambulance 7/21 dont 400 le 1er jour (...). Suis restée seule avec deux prisonniers allemands pour prodiguer des soins aux intransportables, 600 blessés environ (...). Je restais au chevet des mourants."

Comme le Front, l'Arrière et la zone de l'Intérieur, auront leur lot d'Anges blancs décorées ; elles ont bravé le feu de l'ennemi, la contagion, l'épuisement physique et mental. Le monument aux infirmières de Reims célèbre le dévouement des infirmières alliées. Reconnaissance pour celles qui sont "les plus visibles" !

L'école participe à la défense nationale, ciblant courage des hommes et barbarie allemande, développant des activités extra-scolaires pour le soldat (couture et tricot ou ramassage de pommes de terre...). L'institutrice se voit attribuer des responsabilités municipales, elle est marraine de guerre avec l'adoption de filleul(s) et/ou marraine de poilu isolé ou sans mère. *"Mademoiselle ma marraine, comment vous dire le plaisir que m'a causé votre envoi ! Depuis longtemps, j'étais retranché du nombre des vivants, car ce n'est pas vivre que de n'avoir personne pour penser à soi, de n'attendre jamais rien et de lutter contre la mort sans une parole amie. Maintenant, je ne suis plus un paria..."* (Louis Mazargues. M. Girardet, "Braves cœurs", Ed Delagrave, 1919).

"Quelle émotion au moment de commencer ! Aucun public ne nous aura tant intimidées, et ce n'est que justice. Mais quelle récompense aussi, de voir ces braves rire et battre des mains, quel honneur de chanter au milieu d'eux La Marseillaise !" (Revue "lecture pour tous, 1916). Au théâtre aux Armées, comédiennes et artistes apportent un peu d'air de Paris aux soldats près du front, puis davantage dans les hôpitaux où elles rejoignent les chanteuses en tournée. Toutes, par cette œuvre de soutien du moral des troupes, participent à la vie combattante.



Xavier Josso, août 1914, aquarelle et crayons de couleur, non daté (cliché appartenant à la famille Josso), Musée de la grande guerre, Pays de Meaux)

Quel contraste entre la légèreté de ce couple confiant en l'issue rapide et favorable de la guerre et la réalité de la vie des femmes pendant la Grande Guerre, que décrit ce livre.

11 novembre 1918. La victoire !

Laisse-t-elle une place à la femme ? Quelques discours pouvaient le faire espérer ; déjà certains articles de journaux rappelaient ses fonctions essentielles : *"Oui, chères lectrices, nous voulons bien que les femmes nous remplacent dans toutes les occupations masculines d'avant-guerre, cependant nous sommes obligés de faire une restriction : la nourrice sera toujours la femme et les hommes conserveront leurs anciennes fonctions, pour le "pinard" le jeu et le lit"*. (A.Dujardin, Le Petit Echo du 18e Territorial 12 août 1917).

En refermant le livre, j'ai pensé très fort : "Vive le mérite civil" !

En entrant dans leur vie quotidienne vous comprenez que ces femmes, elles aussi, ont un nom, un prénom, un visage, un corps à respecter !

Volonté sans faille, dévouement, sens des responsabilités, force, faculté d'adaptation ... C'était donc si douloureux de leur reconnaître cette mobilisation physique et mentale ! Oui, la femme était animée du sentiment d'appartenance à une France en grand danger. Chacune a apporté toutes les preuves. Je me rappelle Clarissa Pinkola Estés dans "La danse des grand-mères": "Pour toutes les filles et toutes les aînées qui travaillent à l'essentiel, à savoir faire la preuve qu'une femme est comme un grand arbre qui, par sa capacité à bouger au lieu de rester statique, peut survivre aux plus violentes tempêtes et aux pires dangers et continuer à se dresser par la suite vers le ciel, et qu'elle peut toujours, elle aussi, se mouvoir, osciller et poursuivre la danse".

Le regard masculin porté sur elles déclenche tristesse, colère et honte : de vraies combattantes que ces mères, grand-mères, jeunes épouses, futures mariées, adolescentes et enfants françaises. Mais déjà une autre peur gagnait le gouvernement et les rangs : l'émancipation féminine et l'équité ; la réponse était toute trouvée : "sois belle et tais-toi" !

La reconnaissance leur offrant une vie matérielle meilleure et le statut de citoyenne française à part entière avec le droit de vote, ce n'était pas pour demain.

Demain... "Refaire de la graine de poilus" bien sûr !

"La vie est quelque chose d'immense"

A.Barrico, Novecento.

ICSS (er) Martine Legrand



Jean-Luc Coatalem :
« Mes pas vont ailleurs », éditions Stock (2017). Voici un ouvrage original, attachant et précieux. Sérieux aussi, réclamant une lecture attentive tant il est juste, écrit dans une langue exquise et vivante. Il est consacré au plus marin de nos poètes, l'auteur

de *Stèles*, au plus bourlingueur de nos praticiens de marine, par exemple à bord de *La Durance*, au plus renommé des anciens de Santé navale et des étudiants de l'Université de Bordeaux qui porte son nom : Victor Segalen (comment prononcer ? « Ségalène » ou « Segalin » ? Optons définitivement pour la seconde proposition). Poète, romancier, ethnographe, archéologue, sinologue, n'oublions pas du coup qu'il était médecin. Sa thèse de doctorat porta sur les névroses dans la littérature : « *Les cliniciens ès lettres : l'observation médicale chez les écrivains naturalistes* ». Huysmans y fut une de ses références. Nietzsche, dont il fut un lecteur assidu, en était une autre : son « Dieu est mort » n'y était pas pour rien, malgré l'éducation et l'instruction chrétiennes que sa mère lui fit donner. Pourtant son œuvre littéraire resta méconnue de son vivant, et fut plus tard souvent considérée comme mystérieuse ou hermétique.

Ce livre est écrit par un autre Breton, brestois comme son héros, qui glisse ses pas dans les siens. Il le suit à travers sa vie brève et foisonnante, débusquant chacune de ses traces, fin connaisseur et admirateur de son œuvre. Il l'interpelle. Il lui parle. Il le voussoie tout au long du livre : il y a quelque chose d'intime et de singulier à ce monologue écrit à la deuxième personne du pluriel, comme à une chère connaissance, aimée et respectée, tortueuse, multiple, malade et exaltée, aux amours délicates ou difficiles, que l'on interpelle, comme pour s'en faire un miroir.

En Polynésie, qu'il sillonne sur *La Durance* justement, Segalen découvre dans le paysage, l'œuvre et l'insertion locale de Gauguin, décédé depuis trois mois. De ce séjour aux Marquises, il ne rapporte qu'une seule toile du peintre : *Le village breton sous la neige*. Sa mission le conduit alors à une expédition de secours sur l'archipel de Tuamotou, puis à un bref passage à

Nouméa, où il avance l'écriture de son livre « tahitien » : *Les immémoriaux*.

En Chine, il est interprète officiel de la marine française (il a fait l'École des langues orientales). Il rencontre de grands personnages chinois et internationaux. Paul Claudel, diplomate affecté là-bas, lui conseille le retour à sa foi chrétienne au point de déclencher chez lui une crise mystique. Il finit par accéder à la Cité interdite et à ses commensaux (il écrira le superbe *René Leys* dont le modèle est son ami Roy). À l'occasion de trois séjours différents, il sillonne l'immense pays en jonque, à cheval (il est excellent cavalier) et à pied, sur des milliers de kilomètres, en particulier jusqu'au Tibet. Il découvre en mars 1914, lors de sa deuxième expédition, la plus ancienne statue connue en Chine : un cheval dominant un barbare.

Dans la corne orientale de l'Afrique, à Djibouti, il croise les chemins de Rimbaud ; il écrira *Le Double Rimbaud* pour le *Mercur* de France où il s'attardera sur le second Rimbaud, celui qui n'est plus poète mais commerçant, ou plutôt trafiquant d'armes et peut-être d'esclaves : or, les derniers mois de la Grande Guerre – curieuse coïncidence – Segalen est envoyé officiellement par le gouvernement français en Chine, ce sera son troisième séjour, pour recruter des combattants locaux destinés à la guerre européenne : comme des mercenaires ? Il en avait été rappelé en août 1914, pour participer à la guerre, c'était la moindre des choses pour un officier. Il rentre par Saïgon. Après quelques semaines sur le front dans une unité de fusiliers marins, du côté de Dixmude, on le retrouve à l'hôpital maritime de Rochefort puis très vite directeur adjoint de l'hôpital maritime de Brest.

De ses voyages, il rapporta l'addiction à l'opium, une appétence ramenée de Hanoï, mais surtout des images qui nourrissaient la littérature qu'il nous légua, découverte essentiellement après sa disparition. Il mourut à 41 ans, en mai 1919, dans des circonstances obscures, lisant Hamlet, au fond de la forêt d'Huelgoat – peut-être la mythique Brocéliande –, au bord d'un gouffre, un endroit escarpé et retiré des monts d'Arrée en Finistère : une pierre aurait entaillé sa cheville, sectionnant l'artère tibiale ; on le retrouva mort deux jours plus tard. Suicide ou accident, personne ne conclut, il n'y eut pas d'enquête, sa femme Yvonne s'opposa à l'autopsie : l'orage et la pluie incessante avaient dilué le sang versé à flots. Il n'est pas certain qu'il ait tenté de garroter sa jambe. Il fut inhumé à Huelgoat, et pas à Brest, au grand dam de ses

parents qui n'assistèrent pas à ses obsèques. Il était abattu depuis longtemps. À cette époque, il était coincé entre deux amours simultanées, un vaudeville à la destinée tragique : l'un avec la mère de ses trois enfants, l'autre avec leur meilleure amie, Hélène, un prénom de tragédie antique pour cet Ulysse. Aurait-il choisi l'immortalité, lui, s'il avait eu sa Calypso ? Il tentait de survivre à sa vie agitée d'expatrié, parfois éjecté de lui-même, victime de neurasthénie et de la drogue (il passa quelques semaines en psychiatrie au Val-de-Grâce début 1919, comme y pistant les traces d'André Breton ou de Louis Aragon).

Il avait eu d'autres belles rencontres, telles des personnalités du Mercure de France comme Huysmans, ou encore George-Daniel de Monfreid, peintre, sculpteur, céramiste et maître-verrier, père de l'écrivain-bourlingueur Henry de Monfreid et ami intime de Gauguin avant qu'il ne parte en Polynésie, resté en correspondance épistolaire avec lui au gré du trafic maritime. Debussy était aussi des connaissances de Segalen (il aimait la musique du compositeur qui coulait ses notes dans le cristal, annonçant Ravel ou Rachmaninov), projetant d'écrire pour lui le livret d'un opéra, un souhait resté lettre morte.

Jules Renard, juré du Goncourt, l'avait reçu courtoisement pour sa candidature au prix éponyme, à propos de son œuvre en prose, parue en 1907 et écrite sous le pseudonyme de Max Anély : *Les Immémoriaux*, récit complexe et si sensible, soupçonné parfois de faire des affirmations sans preuve ou mensongères à propos de la tradition tahitienne. Le compte-rendu de l'entretien qu'en fit Jules Renard dans son célèbre Journal, fut assez cruel : « L'air jeune, souffreteux, pâle, rongé, trop frisé (...) Situation médiocre et suffisante. Voudrait le prix Goncourt, non pour l'argent, mais pour écrire un autre livre ». Jules Renard, ce jour-là, manqua d'un poil de jugeote, n'est-ce pas ?

François Eulry

Vient de paraître

« **De la bande des cousins, toi seul reviendras** ».

Présenté et commenté par Olivier Farret, cet ouvrage rassemble la correspondance de Jean Broquisse et de sa famille durant la Grande Guerre, du front de France aux Balkans. Des cinq cousins mobilisés, seul Jean Broquisse reviendra vivant. Les échanges épistolaires, agrémentés

de nombreuses photos et de cartes, évoquent le quotidien du poilu mais aussi celui de l'arrière autour de Bordeaux. Jean Broquisse est le grand-père de Martine Farret.



452 pages,
Imprimerie
Jouve, 2017

ISBN :
9789463182355
– 25€ (port 9€)

La rédaction

Appel à cotisation 2018

Merci de la verser à l'AAMSSA : 30 euros par membre et 45 pour un couple.

Vous pourrez ainsi contribuer à la bonne santé de notre association et à la qualité de votre bulletin que nous voulons très « œcuménique » comme l'est le musée qui est celui du SSA entier et de chacune des composantes de son histoire.

Deux souhaits

Le premier est encore de vous solliciter pour que vous nous adressiez vos contributions, à propos du patrimoine du SSA - il n'y a pas que celui d'Île-de-France -, ou tout autre sujet vous tenant à cœur.

Le second est que nous aimerions donner un nom à notre bulletin (celui des amis du musée de la marine est *Neptunia*, c'est *Pégase* pour le musée de l'air) : nous vous proposons de nous écrire vos suggestions par courriel (aamssa@gmail.com). Peut-être pourrions-nous par exemple choisir le nom d'un de nos Grands Anciens ? Il doit être consensuel et concerner ou incarner le SSA dans sa diversité. Nous dépouillerons vos suggestions et vous tiendrons au courant dans le bulletin n°50 de décembre.